Zeitschrift: Schweizerische numismatische Rundschau = Revue suisse de numismatique = Rivista svizzera di numismatica

Herausgeber: Schweizerische Numismatische Gesellschaft

Band: 71 (1992)

Buchbesprechung: The Coinage in the Name of Alexander the Great and Philip Arrhidaeus : a British Museum Catalogue [Martin Jessop Price]

Autor: Le Rider, Georges

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 07.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Martin Jessop Price

The Coinage in the Name of Alexander the Great and Philip Arrhidaeus, a British Museum Catalogue

(British Museum – Swiss Numismatic Society, 1991),
2 vol., 637 pp., 159 pl., toile, sFr. 420.–
ISBN 3-908103-00-2

La publication du livre de Martin J. Price au cours de l'été 1991 a été considérée dans le monde scientifique comme un événement de première importance. Tous les spécialistes de l'Antiquité classique ont accueilli cet ouvrage avec admiration et gratitude.

Avec admiration tout d'abord. Le monnayage d'Alexandre est certainement le plus vaste et le plus difficile de l'époque grecque. Commencé dans les années 330, il a été continué jusqu'au 1er siècle av. J.-C. Il couvre donc dans le temps la quasi-totalité de la période hellénistique. En outre, ce monnayage a été frappé dans un nombre considérable d'ateliers, une centaine, depuis la Grèce de l'Ouest jusqu'à Ecbatane. Pour donner un avis autorisé comme l'a fait M. P., sur tous les problèmes de datation et d'attribution que posent ces innombrables monnaies, il faut posséder, outre un grand courage personnel, une érudition et une sagacité à toute épreuve.

Mais nous sommes aussi très reconnaissants à M. P. de nous avoir donné un conspectus *complet* du monnayage d'Alexandre. Il ne s'est pas limité aux émissions d'or et d'argent: il a inclus dans son étude les monnaies de bronze, dont le classement est encore plus malaisé que celui des pièces en métal précieux. Il a catalogué aussi non seulement les alexandres de Philippe Arrhidée (ce qui allait de soi, car, entre 323 et 317, ces émissions sont liées étroitement à celles qui portent le nom d'Alexandre), mais aussi les alexandres au nom de Lysimaque; il n'a laissé de côté que les alexandres au nom de Séleucos ou d'Antiochos, qui avaient été très bien publiés ailleurs. Enfin, et sur ce point M. P. a rendu à la communauté scientifique un service insigne, il ne s'est pas contenté de donner la liste des monnaies du British Museum comme pourrait le laisser croire le titre de l'ouvrage: il a répertorié *toutes* les émissions connues à ce jour, et en particulier celles que contient le fonds de l'American Numismatic Society, le plus riche au monde et le plus documenté dans ce domaine. C'est au total un *corpus* des émissions d'alexandres qui nous est présenté, et chacun, devant cette réalisation, mesure l'ampleur et l'importance de la tâche accomplie, je dirais son caractère monumental.

* * *

Le livre de M. P. comporte deux tomes. Le premier s'ouvre par une préface, une liste d'abréviations et une introduction générale au monnayage d'Alexandre: notons les excellents exposés sur les symboles et les monogrammes (p. 34–36), sur les dénominations (p. 38–40), sur les poids (p. 41–46); une large place est donnée aux trésors (p. 46–65) et un tableau très utile montre les lieux de frappe des alexandres aux diverses périodes (p. 71–80). A partir de la page 85 commence l'étude des ateliers et de leurs émissions. M. P. traite d'abord, comme il se doit, des ateliers macédoniens. Il continue

par la Grèce, la Mer Noire, l'Asie Mineure, Chypre, la Syrie et la Phénicie; il termine par l'Orient et l'Egypte; tout à la fin est placée une liste d'émissions d'attribution totalement incertaine (il y a aussi à la fin de chaque chapitre des incertaines de Grèce, d'Asie Mineure etc.), ainsi qu'une liste d'imitations barbares et de faux modernes (p. 503–514).

Dans le second tome, 123 pages (p. 515–637) sont consacrées aux index: concordance entre les n^os^ de M. P. et ceux de Müller et de Prokesch-Osten; index des trésors; index des alexandres au nom de Philippe III ou de Lysimaque; index des symboles, des monogrammes et des inscriptions diverses; enfin, index général. Viennent ensuite 159 planches: les dix-sept premières illustrent des monnaies d'or, les pl. 18–143 des monnaies d'argent, les pl. 144–150 des monnaies de bronze, les planches 151–153 des monnaies «barbares», les planches 154–156 des faux modernes, les planches 157–159 des monnaies diverses.

Chacun des ateliers est présenté de la façon suivante. Une notice, plus ou moins longue selon les problèmes posés par l'atelier, explique comment l'attribution et la datation des monnaies ont été établies et indique éventuellement les doutes qui subsistent. Après cette notice, la liste de toutes les émissions connues apparaît dans la partie supérieure de la page; celles de ces émissions qui sont représentées au B. M. sont signalées en bas de page. Ce sont les monnaies du B. M. et elles seules qui sont illustrées sur les planches 1 à 156.

La présentation habile du catalogue et la qualité des index rendent la consultation du livre extrêmement aisée: il faut féliciter l'auteur de nous avoir donné un instrument de travail aussi maniable.

* * *

Une partie des alexandres, on le sait, est d'un classement relativement facile: les émissions postérieures à *c.* 280, notamment, portent dans beaucoup de cas des symboles, des monogrammes ou des lettres que l'on peut qualifier de «parlants» et qui permettent d'attribuer sans trop de mal les monnaies à tel ou tel atelier. En revanche, les émissions antérieures donnent bien plus rarement des indications aussi claires, et le spécialiste doit alors faire preuve d'une grande ingéniosité en utilisant tout l'arsenal de la science numismatique.

L'étude des alexandres frappés du vivant du roi et jusqu'au début du IIIe siècle a été marquée par le génie novateur de E. T. Newell, dont la publication en 1923 du vaste trésor de Demanhour est un chef-d'œuvre. Il avait en outre classé dans les moindres détails sa propre collection à l'ANS et chacun allait consulter le médaillier de New York avec le respect et la confiance dus à ce numismate au talent exceptionnel. Margaret Thompson et Nancy Waggoner, elles aussi spécialistes du monnayage d'Alexandre, avaient adopté dans leurs travaux, en ce qui concerne l'Asie Mineure et Babylone, les grandes lignes des attributions de Newell.

Aussi ne peut-on qu'être frappé, en lisant M. P., par l'esprit critique toujours pertinent qu'il a su manifester à l'égard de classements passés dans l'usage et que personne ne songeait plus à discuter. Il a eu d'autant plus de mérite que l'argumentation de Newell est toujours convaincante et qu'il est rare de la prendre en défaut. Certes M. P. a reconnu dans un certain nombre de cas la justesse des intuitions de Newell. Mais il a montré

que parfois, et dans les secteurs de première importance (ainsi pour la Macédoine et Babylone), les reconstructions proposées n'étaient peut-être pas définitives.

M. P., cependant, a hésité dans sa présentation des ateliers et des émissions à trop bouleverser les idées reçues. Il n'a visiblement pas voulu remplacer une hypothèse par une autre hypothèse et dérouter complètement le lecteur. Aussi, quand il éprouve de sérieux doutes à l'égard d'une attribution traditionnelle, se contente-t-il de mettre le nom usuel de l'atelier entre guillemets («Amphipolis», «Pella», «Babylone») ou de le faire suivre d'un point d'interrogation (Abydos?, Mylasa?). Une consultation rapide de son livre laissera l'impression que l'édifice bâti par Newell n'est pas en péril. Mais si on lit avec soin les notices que M. P. a rédigées, si on prend le temps de les méditer, on mesurera l'étendue de nos incertitudes et l'on en tirera des sujets de réflexion qui, dans l'avenir, ne manqueront pas de porter leurs fruits. C'est ce que M. P. a voulu dire lorsqu'il écrit à la page 25: «The book is an attempt to gather in one place what has been published in the past, and to act as a springboard for work in the future.»

Il est impossible, devant un livre aussi étendu dans l'espace et le temps, contenant tant d'idées neuves, de présenter un commentaire exhaustif. Il faudrait examiner chaque notice une à une et l'on serait conduit à rédiger un véritable mémoire. Je me bornerai donc à faire un choix, en soulignant que dans beaucoup de cas, dont je ne parlerai pas, je suis parfaitement d'accord avec l'auteur.

* * *

Dans les pages d'introduction, un chapitre (p. 27–29) retient immédiatement l'attention: «The earliest coinage of Alexander.» On sait que depuis longtemps la question est posée: Alexandre a-t-il frappé monnaie dès son avènement en 336, ou seulement quelques années plus tard, après la prise de Tarse, qui eut lieu pendant l'été 333? Dans un débat fameux publié il y a dix ans (NC 1982), O. Zervos avait exposé les arguments en faveur de la date basse et M. P. l'avait réfuté. M. P. n'a pas modifié son opinion depuis lors et il maintient dans son livre que le monnayage «impérial» d'Alexandre fut inauguré en 336. J'étais longtemps resté dans le doute, estimant qu'aucun des arguments avancés de part et d'autre n'était décisif. Mais j'ai aujourd'hui la conviction qu'il faut placer le début du monnayage d'Alexandre après la capture de Tarse, et probablement après la victoire d'Issos (nov. 333), donc au cours de l'année 33/2. J'ai été convaincu par la démonstration de H. A. Troxell (*Mnemata,* Papers in Memory of Nancy Waggoner, 1991, p. 49–61). Mrs. Troxell a solidement établi, par des observations très précises sur les premiers tétradrachmes macédoniens d'Alexandre, que ceux-ci ne pouvaient pas avoir précédé les alexandres tarsiens. Je ne veux pas exposer ici le raisonnement de Mrs. Troxell, qu'elle va du reste reprendre dans le livre qu'elle publiera prochainement sur le monnayage macédonien d'Alexandre en or et en argent. Je dirai simplement que cette datation des premiers alexandres impériaux change un certain nombre de perspectives. D'une part, on ne peut échapper à la conclusion qu'Alexandre en Macédoine a frappé des monnaies d'or et d'argent de Philippe II au moins jusqu'en 332. D'autre part, la chronologie des alexandres macédoniens doit être modifiée, et il semble très plausible que le titre de roi, de *Basileus,* n'ait été placé sur les monnaies qu'après la mort du conquérant: non seulement en Macédoine, mais vraisemblablement dans tout l'Empire.

Traitant un peu plus loin (p. 33–34) du portrait d'Alexandre sur les monnaies, M. P. considère que les deux seuls portraits monétaires gravés du vivant du roi apparaissent sur une émission de petits bronzes de Memphis et sur le décadrachme mis en relation avec la victoire sur Porus. Cette émission de bronzes de Memphis (cf. aussi p. 496–497) avait été étudiée précédemment par M. P. (notamment dans NNF-NYTT 1, mars 1981, p. 32–37): Les pièces ont au droit une tête imberbe coiffée d'un bonnet à pointe recourbée avec couvre-nuque et couvre-oreilles (décrite en général comme un bonnet satrapal, cette coiffure pourrait être un casque, ainsi que le pense M. P.); au revers apparaît une protomé de Pégase et la lettre A. L'origine égyptienne de cette émission est désormais sûre: les provenances des monnaies l'attestent. A partir de là, par une série de raisonnements ingénieux, M. P. arrive à la conclusion que la tête imberbe du droit est celle d'Alexandre et qu'elle fut gravée de son vivant, peut-être en 332/1. C'est possible, mais l'on s'étonne un peu qu'Alexandre, décidant de faire placer, en Egypte, son portrait sur des monnaies, ait choisi un support aussi insignifiant que ces petits bronzes.

Lorsqu'il parle aux pages 41–43 du poids des premiers tétradrachmes d'Alexandre, M. P. ne mentionne pas les résultats que j'ai proposés dans ma publication du trésor de Meydancikkale (Gülnar): ce livre, paru à la fin de 1989, lui est parvenu trop tard. J'avais suggéré, à la suite de diverses observations, que le poids originel de ces tétradrachmes était de l'ordre de 17,32 g. Après l'article de H. A. Troxell, qui contraint à modifier la chronologie du monnayage macédonien, j'ai procédé à de nouveaux calculs qui ont donné un poids originel voisin de 17,35 g (cf. Florilegium numismaticum, Studia in hon. U. Westermark ed., 1992, p. 243).

* * *

M. P., je l'ai dit, commence l'étude des ateliers par un long chapitre (p. 85–151) consacré à la Macédoine. Je laisserai de côté ce qu'il a écrit sur le monnayage de Philippe II; je compte reprendre bientôt la question, car des travaux récents, notamment ceux de H. A. Troxell et de M. B. Hatzopoulos, ont apporté à ce sujet des informations d'un extrême intérêt.

L'arrangement des monnaies frappées en Macédoine par Alexandre et ses successeurs immédiats présente de telles difficultés que nul jusqu'à présent ne peut prétendre avoir trouvé une solution satisfaisante. H. A. Troxell, en ramenant à la Macédoine des émissions classées par Newell et Noe à Sicyone, a soulevé un nouveau problème: faut-il admettre désormais l'existence d'un troisième atelier macédonien? Les monnaies d'or, de leur côté, suscitent la perplexité, car une grande quantité d'entre elles portent comme symbole un foudre, un canthare ou un trident, alors qu'elles ne semblent pas avoir été toutes frappées dans le même atelier. M. P. n'a pas cherché à masquer les incertitudes que nous ressentons tous. Il répartit en huit séries les émissions qu'on date des années *c.* 332–294 ou 290. Je ne commenterai pas les séries intitulées «Macedonian gold» et «Macedonian bronze issues»: pour cette dernière je soulignerai seulement que M. P. a fait un grand travail de clarification que les nombreux trésors en attente de publication permettront de préciser. Je m'attacherai aux séries de monnaies d'argent et aux quelques émissions d'or qui leur sont étroitement associées.

Les spécialistes du monnayage d'Alexandre avaient l'habitude, en se fondant sur les travaux de Newell, d'attribuer à un atelier, Amphipolis, une longue suite de tétradrachmes: la grande série du trésor de Demanhour, suivie des émissions marquées du monogramme ⊓ et d'un symbole, puis d'un Λ et d'un bucrane, puis d'un Λ et d'une torche de lampadédromie. Amphipolis était considéré comme le principal atelier macédonien de cette période.

M. P. propose une autre répartition: il donnerait à Pella la grande série du trésor de Demanhour, sauf l'émission marquée Λ-⊓ (pour simplifier, je désigne ainsi le petit groupe décrit p. 132); il ajouterait à cette grande série les émissions ⊓-symbole, frappées juste après l'enfouissement du trésor. Il attribuerait en revanche à Amphipolis l'émission Λ-⊓, Λ-bucrane, Λ-torche, ce dernier groupe, le plus important de tous, s'étendant sur quinze à vingt ans, de *c.* 315–310 à 297–294.

Pourquoi Amphipolis? La torche, écrit M. P., «can hardly be the symbol of a single individual and is almost universally accepted as being the racing torch that is the badge of Amphipolis on all that city's fourth century BC issues» (p. 86). M. Thompson, tout en acceptant le classement à Amphipolis, contestait que la torche pût être interprétée comme l'emblème de la ville. Elle observait que la présence constante du Λ au-dessus de ce symbole serait étrange dans cette perspective. La torche, notons-le, n'apparaît plus sur les monnaies amphipolitaines après *c.* 297–294.

Pour ce qui est de Pella, on pourrait s'attendre, dit M. P., que dans des circonstances normales le grand monnayage macédonien du vivant d'Alexandre eût été produit dans cette cité, la capitale administrative du royaume; d'autre part, selon lui, il est difficile d'admettre que l'émission Λ-⊓ fasse partie de la même série que les émissions Π-symbole et ⊓-symbole; l'émission Λ-⊓ est en fait, à son avis, le début d'une nouvelle série (je renvoie à ses remarques des p. 86–87).

La situation serait donc la suivante. De *c.* 332 à *c.* 317 Pella aurait été le grand atelier macédonien; sa production se serait arrêtée vers cette date; le relais aurait été pris par Amphipolis avec les émissions Λ-⊓ (dont M. P. place le début vers 320), Λ-bucrane et Λ-torche. Conformément au principe exposé plus haut, M. P. intitule la première série «Amphipolis» entre guillemets (dans son esprit il s'agit de Pella) et la seconde série Amphipolis sans guillemets (pour montrer que l'attribution lui paraît sûre).

D'autres émissions macédoniennes restent à classer, et tout d'abord celles que H. A. Troxell a réattribuées à la Macédoine (= Newell-Noe, *Sicyon* 1–16). La présence d'exemplaires dans le trésor de Demanhour indique que le début de cette série est à placer du vivant d'Alexandre. Comme, pour M. P., Pella frappe d'autres monnaies à cette époque, il propose Aegeai (?) avec un point d'interrogation et date ce monnayage des années *c.* 332 à *c.* 323 (p. 109–111). Il avait déjà supposé que Aegeai avait été un atelier de Philippe II: si cette hypothèse était justifiée, il serait naturel en effet que l'ancienne capitale macédonienne eût continué à frapper monnaie sous Alexandre.

Une autre série de tétradrachmes (accompagnés de quelques pièces d'or, dont un distatère découvert récemment, p. 112, n° 101, avait été donnée à Pella par Newell (*Demanhur,* n°s 1583–1673). Cette série a peut-être commencé seulement après la mort d'Alexandre en 323; elle se poursuit après 318, date de l'enfouissement du trésor de Demanhour. Toujours pour la même raison, M. P. ne peut accepter l'attribution de

Newell: la série en question formerait peut-être, selon lui, la suite de la série classée à Aegeai (?). Mais M. P. hésite à proposer cet atelier, car, stylistiquement, lui semble-t-il, il n'y a pas de continuité. Quel atelier en ce cas? Il ne le dit pas. Fidèle à sa volonté de ne rien changer sans preuve, il se borne dans son catalogue à intituler «Pella» entre guillemets la série classée par Newell à Pella (p. 111–116).

Un autre groupe très curieux de tétradrachmes comprend ce que nous appelons «les tétradrachmes à l'aigle» avec une tête de Zeus au droit, un aigle au revers debout à droite sur un foudre et retournant la tête; la légende est Ἀλεξάνδρου et le poids est celui des tétradrachmes de Philippe II. M. P. associe à ces tétradrachmes (dont il existe seulement deux émissions) des drachmes et des fractions de poids attique, ainsi que des bronzes qui ont la tête d'Héraclès au droit, mais, au revers, le plus souvent, le même aigle regardant derrière lui. M. P. (p. 103–105) classe toutes ces monnaies à «Amphipolis» entre guillemets. Dans son commentaire, il suggère Aegeai (?), car sur un alexandre d'Aegeai (?), l'aigle que tient Zeus a aussi la tête retournée en arrière (p. 111, nº 200); en outre, des monnaies d'Amyntas et de Perdiccas, frappées, selon lui, à Aegeai, montrent un aigle tout à fait semblable. Si l'atelier n'était pas Aegeai (?), la série des monnaies à l'aigle retournant la tête pourrait précéder la série d'alexandres que Newell attribue à Pella et que M. P., on l'a vu, classerait à un autre atelier, sans dire lequel.

Ces drachmes de poids attique ont, selon M. P., la particularité de ne pas porter de symbole. Je crois pour ma part que le symbole est l'objet sur lequel l'aigle est perché: caducée ou massue ou thyrse ou foudre ou torche; sur une obole (nº 157), le type de revers est l'un de ces symboles, le foudre; on constate le même phénomène sur des monnaies d'or de Philippe II et d'Alexandre: les symboles des statères, des hémistatères et des quarts de statères deviennent les types de revers des huitièmes de statères (cf. mon *Philippe II,* pl. 84).

En résumé, il y aurait eu pour M. P. deux ateliers macédoniens sous Alexandre: un grand atelier à Pella (= «Amphipolis»), un autre à Aegeai (?); et peut-être un troisième, si les pièces à l'aigle retournant la tête n'on pas été frappées à Aegeai.

Après 323, trois ateliers auraient fonctionné: Pella (= «Amphipolis») jusqu'en *c.* 317; Amphipolis à partir de *c.* 320; et un troisième atelier («Pella»), qui pourrait être localisé à Aegeai (?), mais peut-être ailleurs, et qui aurait peut-être frappé aussi les monnaies à l'aigle retournant la tête.

Comme je l'ai dit plus haut, le monnayage macédonien des années 336–294 ou 290 est extrêmement complexe. Il me semble cependant que M. P. a un peu compliqué la question. Je suis pour ma part à peu près certain que, contrairement à ce qu'il a écrit, la grande série du trésor de Demanhour se continue non seulement par les émissions Γ-symbole, mais aussi par les émissions Λ-bucrane, Λ-torche. Il s'agit, je le crois, d'un seul et même ensemble frappé dans un seul et même atelier. Peu importe pour le moment que cet atelier soit Amphipolis ou Pella.

Dans ces conditions, le classement des autres séries macédoniennes, que M. P. a parfaitement et utilement circonscrites, deviendrait un peu moins problématique. Il serait vain cependant de formuler des supputations avant la parution (qu'on peut espérer prochaine) du livre de H. A. Troxell, où seront associées l'étude minutieuse des alexandres macédoniens et celle des philippes qui leur sont parallèles.

Je me suis abstenu de parler des monnaies d'or. Je rappellerai seulement, car il me semble que M. P. ne le mentionne pas, que nous savons par les inscriptions de Delphes

que les quarts de statère portaient le nom de «pentédrachmes»: ils valaient en effet cinq drachmes d'argent dans le rapport de 1 à 10 entre l'or et l'argent (cf. BCH 116, 1992, p. 276–277). La publication par M. B. Hatzopoulos d'inscriptions d'Amphipolis (Actes de vente, 1992) montre en outre que, déjà à la fin du IVe siècle, les monnaies d'or d'Alexandre étaient appelées «philippes» (au moins à Amphipolis) et que les doubles statères étaient appelés «grands statères».

* * *

Quittant la Macédoine nous passons en Péonie, de là en Illyrie, et nous revenons vers l'Est à Samothrace. M. P. nous propose deux brillantes attributions (p. 153). Une identité de coin de droit entre un alexandre au nom du roi Monounios et un alexandre habituel lui a permis de classer ce dernier à Dyrrhachion (nº 661). Un autre alexandre porte sous le bras de Zeus le nom de Théondès, qu'il identifie avec le Théondès que Tite Live appelle «roi des Samothraciens» (nº 663).

On lit avec intérêt les notices consacrées aux ateliers du Péloponnèse et de la Mer Noire (p. 155–205). Ces exposés lucides et précis sont enrichissants et les critiques portant sur les attributions à Tyra, à Lysimachie, à Sestos, me paraissent fort judicieuses.

De la même façon, j'approuve les remarques générales que présente M. P. sur le classement des drachmes alexandrines d'Asie Mineure (p. 208–209). Cette production, qui fut intense jusqu'à l'apparition du monnayage personnel de Lysimaque, a été répartie par E. T. Newell et M. Thompson entre huit centres principaux: Lampsaque, Abydos, Téos, Colophon, Magnésie du Méandre, Milet, Sardes et Mylasa. Ces attributions, toujours répétées dans les publications de trésors, ont fini par acquérir une sorte de consécration, alors que quelques-unes d'entre elles demeurent fort hypothétiques (je l'ai fait remarquer dans *Meydancikkale,* p. 242). Ce qui paraît certain, c'est que ces drachmes proviennent d'Asie Mineure occidentale et qu'elles se répartissent pour la plupart entre les huit grandes séries définies plus haut. M. P. met sérieusement en cause les attributions à Abydos, à Téos, à Colophon. Il fait observer à juste titre que les satrapes perses avaient frappé monnaie à Daskylion, à Cyzique, à Adramyttion, à Kisthénè, et que l'une ou l'autre de ces villes pourrait avoir été le siège d'un atelier de drachmes d'Alexandre. Il s'étonne aussi, avec raison, que Pergame, qui abritait un trésor royal d'une certaine ampleur, ait été laissée à l'écart.

Pour Mylasa le problème est différent. M. P. n'a pas été entièrement convaincu que les tétradrachmes et les drachmes à la bipenne, ainsi qu'une drachme au trident liée à une drachme à la pipenne par une identité de coin de droit (cf. M. Thompson, *Mylasa,* nos 16–20), aient été frappées dans cet atelier: il a préféré les décrire sous la rubrique *Miletus or Mylasa* (p. 274–276, nos 2073–2076). Il laisse d'autre part en suspens l'attribution à Mylasa des drachmes (et des tétradrachmes) au symbole d'Artémis Kindyas. M. Thompson avait cru qu'une drachme avec ce symbole était issue du même coin de droit qu'une drachme de Mylasa. Mais, M. P. a raison, sur la drachme en question le symbole, mal conservé, n'est peut-être pas Artémis Kindyas: serait-ce une Athéna? Cette pièce provient du trésor de Bab et se trouve à Yale University. J'ai demandé aux autorités de l'ANS s'il était possible de faire procéder à un examen de la monnaie. Il serait utile d'être fixé: si le symbole n'est finalement pas Artémis Kindyas, les alexandres où figure cette divinité peuvent continuer d'être classés à Bargylia, de

même que l'émission de tétradrachmes et de drachmes d'Antiochos II que, me référant à M. Thompson, j'ai attribuée à Mylasa (BCH 114, 1990, p. 543–551).

* * *

Nous arrivons en Pamphylie. Les émissions contenues dans le trésor de Demanhour sont le plus souvent attribuées à Sidé, mais M. P. (p. 362–364) souligne qu'on pourrait penser aussi bien à Selgé ou à Aspendos. L'important est d'être d'accord sur l'origine pamphylienne de ces monnaies. Elles portent toutes le titre royal, ce qui pourrait indiquer (si l'on étend à l'Empire tout entier les conclusions que H. A. Troxell propose pour la Macédoine) qu'elles n'ont été frappées qu'après juin 323.

J'ai été très satisfait de constater, en ce qui concerne les alexandres pamphyliens de la fin du IIIe siècle, que M. P. (p. 346–348) avait approuvé la chronologie de Chr. Boehringer. Celui-ci, contre l'avis de H. Seyrig, considérait, d'après l'analyse des trésors, que les trois grandes cités responsables de ce monnayage, Pergé, Phasélis et Aspendos, n'avaient pas commencé leurs émissions la même année et que donc les dates figurant sur ces tétradrachmes étaient comptées chaque fois selon une ère différente: il y aurait eu notamment un décalage de neuf ans entre l'ère de Pergé et celle d'Aspendos. H. Seyrig avait aussitôt approuvé ce point de vue et moi-même j'avais fait remarquer (RN 1972) que, Pergé ayant été la première cité à émettre ce monnayage, l'absence sur ses monnaies de marque d'atelier s'expliquait fort bien. La découverte de Chr. Boehringer, très importante pour la datation des trésors, est confirmée par l'analyse de M. P. Ce dernier, en outre, attribue à Magydos (p. 358) une monnaie classée habituellement à Pergé: cette pièce avait induit en erreur O. Mørkholm, qui, partant de cette mauvaise attribution, s'était élevé contre les conclusions de Chr. Boehringer.

Deux émissions d'alexandres d'or, l'une au nom de Philippe, l'autre au nom d'Antiochos, ont été données avec raison à l'atelier d'Aspendos par H. Seyrig (RN 1963, cf. WSM, p. 374), qui formulait l'hypothèse qu'elles avaient été frappées à l'occasion de l'alliance d'Antiochos III et de Philippe V contre le royaume lagide. M. P. conteste cette datation, et je suis d'accord avec lui. Il serait étrange que Philippe V eût souhaité rappeler le souvenir de Philippe III; en outre les pièces ne sont pas du même style; il convient de remonter considérablement leur émission dans le temps et de les dissocier, mais les circonstances de leur frappe demeurent obscures.

* * *

Le grand atelier cilicien de Tarse (p. 369–378) mérite d'être salué au passage, car (je suis désolé de contrarier M. P. sur ce point) c'est son Baal perse qui a servi de modèle non seulement aux premiers alexandres tarsiens et phéniciens, mais aussi aux premiers alexandres macédoniens: nous devons à H. A. Troxell d'avoir transformé en une quasi-certitude ce qui n'était qu'une hypothèse. Depuis les travaux de Newell, le monnayage de Tarse sous Alexandre, en or et en argent, semblait former un groupe très homogène, peu susceptible d'être modifié. Or les recherches, encore inédites, de H. A. Troxell l'ont amenée à réattribuer à la Macédoine les premiers statères d'or tarsiens. M. P. en a tenu compte dans sa présentation de l'atelier (p. 371, cf. p. 106), mais n'est pas allé assez loin

dans la redistribution des émissions. La publication de l'ouvrage de H. A. Troxell apportera sur ce point toute la clarté désirable.

* * *

Laissant Chypre, dont le monnayage alexandrin est assez bien circonscrit (quoique l'attribution à Amathonte des émissions à la proue demeure discutable, cf. p. 382–384), nous entrons en Syrie et en Phénicie, où l'un des ateliers identifiés par Newell est Antigoneia, la capitale d'Antigone Monophtalmos, dont le site fut abandonné en 301, après Ipsos. Newell, dans WSM, avait attribué à cet atelier, entre 306 et 301, un groupe très compact de tétradrachmes (Zeus, dans la première émission, tient une Niké, non un aigle) et supposait qu'après 301 l'atelier avait été transféré à Séleucie de Piérie. M. P. (p. 397–398) met en doute cette reconstruction et, dans son catalogue, fait suivre Antigoneia d'un point d'interrogation. Il suggère de classer le groupe à Séleucie de Piérie, ou, mieux encore, à Séleucie du Tigre. Je suis prêt à rayer Antigoneia de la liste des ateliers alexandrins, et j'opterais pour Séleucie de Piérie. Je crois en effet que l'argument avancé par Newell pour attribuer à cet atelier un groupe d'alexandres au nom de Séleucos (et avec une Niké sur la main de Zeus) est solide: le même monogramme compliqué figure sur certains de ces tétradrachmes et sur des bronzes au nom des Séleucéens, qui ont toute chance d'être les habitants de Séleucie de Piérie. Or, il existe une affinité certaine de style (M. P. le reconnaît) entre les droits des tétradrachmes d'Antigoneia (?) et les droits des premiers tétradrachmes de cette Séleucie.

Dans ma publication des monnaies trouvées à Bassit, l'ancienne Posideion (BCH 110, 1986), j'avais proposé d'attribuer à cette cité des petits bronzes d'Alexandre marqués des lettres AP. Je me fondais sur le fait que Posideion avait eu un atelier monétaire sous les Perses et que les petits bronzes en question avaient été trouvés à Bassit et à Al Mina. M. P. (p. 415) n'a pas été convaincu par mes arguments et préfère voir dans AP l'abréviation de Ἀρ(αδίων). Pourtant, comme je l'avais fait remarquer, on ne rencontre les lettres AP sur aucune autre monnaie d'Arados. Posideion a pu d'autre part être influencée par l'atelier de Tarse, où les revers portent des signatures de monétaires et non des marques d'atelier. Mais il est difficile d'aboutir à une certitude.

M. P. étudie l'atelier d'Aké (p. 405–414) avant ceux d'Arados et de Sidon. Il n'assortit l'attribution à Aké d'aucun signe de doute, alors que ce classement a été sévèrement contesté par A. Lemaire en 1976. L'atelier d'Aké est une création géniale de Newell, qui a donné d'excellentes raisons (cf. *Sidon and Ake,* p. 52) pour faire commencer dans cette cité en 333/2 une longue suite d'émissions (or et argent) dont la fin se placerait en 306/5. De 333/2 à 306/5, Tyr, la plus puissante des cités phéniciennes, n'aurait frappé aucun alexandre. La ville pourtant n'avait pas tellement souffert du siège, ni des destructions, puisque, lorsqu'Alexandre revient d'Egypte en 331, c'est à Tyr qu'il séjourna; il y célébra des fêtes éclatantes et y prit des décisions administratives de grande importance. Tyr, en réalité, ne perdit jamais sa prédominance en Phénicie. Les arguments techniques exposés par Lemaire sont tout à fait dignes de considération et il me semble que M. P. aurait pu mettre Aké entre guillemets ou ajouter un point d'interrogation. A. Lemaire est revenu récemment sur la question: Le royaume de Tyr dans la seconde moitié du IVe siècle, Atti del II Congr. intern. di Studi fenici e punici,

1 (1991), p. 131–150, et il m'a informé qu'il reprendrait bientôt l'ensemble du problème. L'an 1 de l'ère selon laquelle sont datées ces monnaies tombe-t-il en 347/6, comme je l'ai toujours cru, ou en 346/5 comme le suggère M. P.? J'éprouve quelque réticence devant ses raisonnements de la p. 407. Les événements historiques qu'il mentionne n'entrent pas en ligne de compte si l'atelier est Tyr, puisque cette ville ne soutient pas, semble-t-il, la rébellion du prince de Sidon Tennès contre les Perses.

Pour Arados, M. P. conteste avec raison l'attribution à cette ville d'une série d'alexandres au nom de Philippe III et d'alexandres à l'ancre dont le lieu d'origine est visiblement plus à l'Est. A. Houghton vient de publier un article sur la question, Some Alexander coinages of Seleucos I with anchor, Mediterranean Archaeology 4 (1991), p. 99–117.

Dans *Meydancikkale,* j'avais essayé de montrer que les alexandres aradiens frappés lorsque la ville eut obtenu sa liberté en 259 n'avaient pas été émis aussitôt, mais seulement après 250. M. P. est d'accord sur ce point et la date de 245 qu'il propose pour la première émission me paraît vraisemblable (peu après, les pièces seront datées selon l'ère d'Arados: la première date est l'an 17 = 243/2).

Newell avait classé au début du monnayage alexandrin de Sidon un groupe de sept émissions d'or non datées et sans marque d'atelier dont la chronologie est difficile à fixer. Il faudrait, pour bien faire, les placer avant les statères à la palme ornée d'une bandelette (avec lesquels elles ont des ressemblances de style). Ces statères à la palme se situent entre 331/0 et 328/7 et une partie d'entre eux ont la marque Σ, puis ΣΙ, qui fait peut-être son apparition en 330/329. Est-il possible de loger entre 333/2 et *c.* 330/29 les sept émissions dont nous avons parlé? Il n'existe entre elles aucune liaison de coin. M. P. indique que Newell s'était demandé si elles n'avaient pas été frappées à Damas. Une autre possibilité, selon M. P., serait l'atelier d'Aké-Tyr. Des exemplaires appartenant à ces sept émissions sont présents dans de nombreux trésors, et notamment dans le trésor de Corinthe (IGCH 77). M. Thompson a placé l'enfouissement de ce dernier peu après 328/7: l'une de ses raisons était la date haute des statères «sidoniens», situés par Newell entre la fin de 333 et *c.* 330. Mais si l'attribution et la chronologie de ces émissions étaient à revoir, nous disposerions peut-être d'un nouveau *terminus post quem* pour la datation du trésor.

* * *

Les monnayages orientaux à Babylone et Séleucie du Tigre, à Suse et à Ecbatane permettent de nouveau à M. P. de manifester son esprit critique et de faire des suggestions tout à fait intéressantes, même si dans le catalogue la répartition traditionnelle est respectée.

M. P. met en lumière la diversité des monnayages frappés en Babylonie et dans l'Est à l'époque d'Alexandre (p. 451–453): au monnayage impérial s'ajoutent les tétradrachmes au lion de Mazaios (nommé gouverneur de Babylone et mort en 328); d'autres tétradrachmes au lion répartis par Newell entre Babylone, Suse et Ecbatane; des imitations de chouettes athéniennes (je croirais volontiers avec H. Nicolet que celles de ces imitations où l'on reconnaît le nom de Mazakès ne sont que des copies des tétradrachmes frappés par ce satrape en 333/2 à Memphis pour le compte de Darius); des doubles dariques et quelques dariques; des décadrachmes célébrant la victoire sur Porus; des tétradrachmes à l'archer et à l'éléphant ou à l'éléphant monté et au quadrige

(voir en dernier lieu la publication du trésor de Babylone, 1973, par M. P., *Mnemata*, Papers in Memory of Nancy Waggoner, 1991).

Babylone a été considérée depuis longtemps comme le siège du grand atelier oriental d'Alexandre. La doctrine actuelle, ébauchée par Imhoof-Blumer, élaborée par Newell et portée à son terme par N. Waggoner, assigne à Babylone cinq séries d'alexandres, de 331 jusqu'à la fondation de Séleucie du Tigre, *c.* 306–305. M. P. montre les difficultés de ce classement (p. 453–457). Dans la première série (aux marques Φ et M, d'abord seules, puis accompagnées d'un symbole variable), le Zeus des tétradrachmes n'est pas stylistiquement proche du Baal de Mazaios.

Les têtes d'Héraclès de la deuxième série (𐡌-M et symbole) ne prennent pas de façon évidente la suite des précédentes; elles sont en revanche très proches de celles des tétradrachmes attribués à Suse vers la même époque; cette deuxième série, dont les tétradrachmes se répartissent en 77 coins de droit, est très compacte; M. P. la date de *c. 325*–323: je préférerais c. 325/4–323/2, car c'est vers le milieu du groupe qu'apparaît la légende Βασιλέως Ἀλεξάνδρου, qui, probablement, ne fut adoptée qu'après la mort d'Alexandre.

La troisième série n'a plus de symbole à côté des deux marques principales, qui sont au début M et ΛY; le style est très différent de celui de la deuxième série; la légende est tantôt Βασιλέως Ἀλεξάνδρου, tantôt Βασιλέως Φιλίππου.

La quatrième série est aisément reconnaissable au monogramme dans une couronne, bientôt accompagné des lettres MI et d'un symbole variable, comme dans la première et la deuxième série.

Quant à la cinquième série, elle se compose d'un petit groupe d'émissions si proches par le style d'alexandres attribués à Séleucie du Tigre qu'on a supposé que les graveurs de Babylone avaient été transférés dans la nouvelle capitale quand un atelier y fut ouvert.

M. P. a parfaitement raison d'insister sur les manques de continuité qui caractérisent cet ensemble, et sur les ressemblances qui existent entre la deuxième série et le groupe susien. Faut-il supposer que du personnel babylonien fut envoyé à Suse vers 323? Ou faut-il envisager d'attribuer à Suse la deuxième (et aussi la première) série de Babylone? Suse, et non Babylone, aurait été le grand atelier oriental d'Alexandre de son vivant. Plusieurs témoignages cités par M. P. semblent indiquer que Suse, sous Alexandre, eut effectivement un rôle plus important que Babylone.

Nous avons vu que la cinquième série était stylistiquement liée à des alexandres de Séleucie du Tigre. Si ces derniers n'ont été frappées que peu avant 292 (N. M. Waggoner, MN 15, 1969), il semble inévitable d'attribuer la cinquième série à Séleucie. M. P. voudrait y ajouter les alexandres d'Antigoneia, mais je suis plutôt enclin à laisser ceux-ci à Séleucie de Piérie (cf. ci-dessus).

Bref, l'atelier de Babylone est menacé de perdre un bon nombre de ses alexandres. On comprend que M. P., qui s'est conformé dans son catalogue aux attributions habituelles, ait mis «Babylon» entre guillemets.

* * *

Nous terminons cette périégèse par l'Afrique, c'est-à-dire par l'Egypte et la Cyrénaïque. Une grande nouveauté est introduite dans nos classements. La quasi-totalité des alexandres attribués jusqu'à présent à Alexandrie est désormais donnée à

Memphis (p. 496–498), qui eut effectivement un atelier monétaire avant l'arrivée des Macédoniens et qui fut la capitale de Cléomène, puis, pendant quelque temps, celle de Ptolémée (à Memphis reviendraient aussi des bronzes où M. P. reconnaît le portrait d'Alexandre, cf. ci-dessus, p. 217). Seules sont classées à Alexandrie deux émissions de statères datant des années *c.* 312–310.

Le transfert de l'atelier monétaire à Alexandrie aurait eu lieu, selon M. P., vers 314 ou 313, lorsque Ptolémée frappa les tétradrachmes montrant au droit la tête d'Alexandre coiffé d'un scalp d'éléphant, au revers Athéna debout avec la légende Ἀλεξάνδρειον Πτολεμαίου. Cette inscription, écrit M. P., pourrait se rapporter au poids des monnaies; mais elle est parallèle à la légende d'une émission de Cyrène: Κυραναιον Πτολεμαίω (c'est volontairement que je n'accentue pas le premier mot); dans les deux cas, dit-il, il semble beaucoup plus raisonnable d'interpréter ἀλεξάνδρειον et Κυραναῖον comme l'indication du lieu de frappe, en sous-entendant ἀργυροκοπεῖον; ces légendes auraient été apposées au moment de l'ouverture de l'atelier monétaire: [atelier] de Ptolémée à Alexandrie, à Cyrène. Mais tout récemment D. Knoepfler (Mus. Helveticum 46, 1989, en part. p. 205–210) a souligné avec force que «les épigraphistes sont d'accord pour penser que, partout et toujours, l'adjectif ἀλεξάνδρειον se rapporte à Alexandre, jamais à Alexandrie». Il faut donc comprendre «[monnaie, tétradrachme] d'Alexandre frappée par Ptolémée», et, puisque les types ne sont plus ceux d'Alexandre, admettre que c'est au poids qu'il est fait allusion. En ce qui concerne Cyrène, D. Knoepfler considère que Κυραναίον est l'ethnique au génitif pluriel et propose de traduire: [monnaie] des Cyrénéens (et) de Ptolémée; O. Masson, RN 1991, p. 70, estime du contraire que κυραναῖον est un adjectif au neutre singulier (comme ἀλεξάνδρειον) et que l'expression signifie: [monnaie] cyrénéenne de Ptolémée.

* * *

La lecture de l'ouvrage de M. P. est une source inépuisable d'enrichissement. Chaque notice apporte des réflexions intéressantes, parfois provocantes, toujours stimulantes. Il est inévitable qu'un livre de cette ampleur suscite ici ou là quelques réserves, qui du reste reposent plus souvent sur des impressions que sur des faits. Dans la très grande majorité des cas, on ne peut qu'être impressionné par la sûreté du jugement et le savoir de l'auteur, qui, tout au long de ses exposés, fait preuve d'une incomparable maîtrise. Ce livre marquera très profondément les études sur le monnayage d'Alexandre et, de façon plus générale, les recherches sur l'époque hellénistique. Il a déjà pris place parmi les grands ouvrages de référence, et est devenu pour beaucoup de spécialistes un manuel couramment consulté. Il fait honneur au British Museum et à la science britannique tout entière.

Georges Le Rider
Institut d'Histoire
1, rue Victor Cousin
F-75230 Paris Cedex 05